

*AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de solidarité ou de soutien.*

---

Pierre Clastres  
LIBERTÉ, MALENCONTRE, INNOMMABLE

introduction à :

Le discours de la servitude volontaire  
Etienne de La Boétie  
Payot 1985

L'histoire locale et momentanée est à peine, pour La Boétie, occasion, prétexte : rien chez lui du pamphlétaire, du publiciste, du militant. A plus longue portée éclate son agression : il pose une question totalement libre parce qu'absolument libérée de toute « territorialité » sociale ou politique, et c'est bien parce que sa question est trans-historique que nous sommes en mesure de l'entendre. Comment se peut-il, demande La Boétie, que la plupart obéissent à un seul, non seulement lui obéissent mais le servent, non seulement le servent mais *veulent* le servir ?

La Boétie n'est pas un partisan. Peu lui chaut en un sens le destin du peuple tant qu'il ne se révolte pas ; c'est pourquoi, auteur du Discours de la Servitude Volontaire, il peut être en même temps fonctionnaire de l'Etat monarchique (d'où le cocasse d'en faire un « classique du peuple »). Ce qu'il découvre, par glissement hors de l'histoire, c'est précisément que la société où le peuple veut servir le tyran est historique, qu'elle n'est pas éternelle et n'a pas toujours existé, qu'elle a une date de naissance et que quelque chose a dû nécessairement se passer, pour que les hommes tombent de la liberté dans la servitude : « ... quel mal rencontre a été cela, qui a peu tant de naturer l'homme, seul né de vrai pour vivre franchement ; et lui faire perdre la souvenance de son premier estre, et le désir de le reprendre ? »

Malencontre : accident tragique, malchance inaugurale dont les effets ne cessent de s'amplifier au point que s'abolit la mémoire de l'avant, au point que l'amour de la servitude s'est substitué au désir de liberté. (...) Ce qui est ici désigné, c'est bien ce moment historique de la naissance de l'Histoire, cette rupture fatale qui n'aurait jamais dû se produire, cet irrationnel évènement que nous autres modernes nommons de manière semblable la naissance de l'Etat. En cette chute de la société dans la soumission volontaire de presque tous à un seul, La Boétie déchiffre le signe répugnant d'une déchéance peut-être irréversible : l'homme nouveau, produit de l'incompréhensible malencontre, cet homme n'est plus un homme, pas même un animal, puisque « les bestes... ne se peuvent accoutumer à servir, qu'avec protestation d'un désir contraire... », cet être difficile à nommer est *dénaturé*. Perdant la liberté, l'homme perd son humanité. Etre humain, c'est être libre, l'homme est un être-pour-la-liberté. Quel malencontre, en effet, ce qui a pu porter l'homme à renoncer à son être et à lui faire désirer la perpétuation de ce renoncement !

Il résulte de ce partage entre société de liberté et société de servitude *que toute société* divisée est une société de servitude. C'est dire que La Boétie n'opère pas de distinction à

l'intérieur de l'ensemble constitué par les sociétés divisées : il n'y a pas de bon prince que l'on puisse opposer au mauvais tyran. La Boétie se soucie peu de caractérologie. Qu'importe en effet que le prince soit d'un naturel aimable ou cruel : n'est-il pas, de toute manière, le prince que le peuple sert ? La Boétie cherche non en psychologue, mais en mécanicien : il s'intéresse au fonctionnement des machines sociales. Or, il n'y a pas de glissement progressif de la liberté à la servitude : pas d'intermédiaire, pas de figure d'un social équidistant de la liberté et de la servitude, mais le brutal malencontre qui fait s'effondrer l'avant de la liberté dans l'après de la soumission. Qu'est-ce à dire ? C'est que toute relation de pouvoir est oppressive, que toute société divisée est habitée d'un Mal absolu en ce qu'elle est, comme anti-nature, la négation de la liberté.

Diagnostiquant la nature du mal qui gangrène tout corps social divisé, La Boétie, loin d'énoncer les résultats d'une analyse comparée des sociétés sans division et des sociétés divisées, exprime les effets d'une pure opposition logique : son Discours renvoie à l'affirmation implicite mais préalable que la division n'est pas une structure ontologique de la société et, qu'en conséquence, avant l'apparition malencontreuse de la division sociale, se déployait nécessairement, par conformité à la nature de l'homme, une société sans oppression et sans soumission. A la différence de Jean-Jacques Rousseau, La Boétie ne dit pas qu'une telle société n'a peut-être jamais existé. Même si les hommes en ont perdu le souvenir, même si lui, La Boétie, ne se fait guère d'illusion sur la possibilité de son retour, ce qu'il sait, c'est qu'avant le malencontre, tel était le mode d'existence de la société.

Ce que La Boétie ne connaissait pas, nous autres pouvons en acquérir un savoir empirique, issu non plus de déduction logique, mais d'observation directe. C'est que l'ethnologie inscrit son projet sur l'horizon du partage jadis reconnu par La Boétie, elle veut réaliser une vocation de savoir qui concerne au premier chef les sociétés d'avant le malencontre. Sauvages d'avant la civilisation, peuples d'avant l'écriture, sociétés d'avant l'Histoire : elles sont certes les bien nommées, ces sociétés primitives, sociétés premières de se déployer dans l'ignorance de la division, premières d'exister avant le fatal malencontre. Objet privilégié, sinon exclusif, de l'ethnologie : les sociétés sans Etat.

L'absence de l'Etat, critère interne à l'anthropologie par quoi se détermine l'être des sociétés primitives, implique la non-division de cet être. Nullement au sens où la division de la société préexisterait à l'institution étatique, mais bien dans le sens où c'est l'Etat lui-même qui introduit la division, qui en est le moteur et le fondement. Les sociétés primitives sont égalitaires, dit-on quelque peu improprement. On énonce, ce disant, que les relations entre les hommes y sont des relations entre égaux. Ces sociétés sont « égalitaires » parce qu'elles ignorent l'inégalité : un homme n'y « vaut » ni plus ni moins qu'un autre, il n'y a pas de supérieur ou d'inférieur. En d'autres termes, personne ne *peut* davantage que quiconque, *personne n'est détenteur du pouvoir*. L'inégalité ignorée des sociétés primitives, c'est celle qui partage les hommes en détenteurs du pouvoir et assujettis au pouvoir, celle qui divise le corps social en dominants et dominés. C'est pourquoi la chefferie ne saurait être l'indice d'une division de la tribu : le chef ne commande pas, car *il ne peut pas plus* que chaque membre de la communauté.

Peut-être, de ce point de vue, certaines royautés, africaines ou autres, seraient-elles à classer dans l'ordre, plus efficacement trompeur qu'on ne pourrait croire, de l'apparence. Quoi qu'il en soit, la relation de pouvoir réalise une capacité absolue de division de la société. Elle est, à ce titre, l'essence même de l'institution étatique, la figure minimale de l'Etat. Réciproquement, l'Etat n'est que l'extension de la relation de pouvoir, l'approfondissement

sans cesse plus marqué de l'inégalité entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Sera déterminée comme société primitive toute machine sociale qui fonctionne selon l'absence de la relation de pouvoir. Sera par conséquent dite à l'Etat, toute société dont le fonctionnement implique, si minime puisse-t-il nous paraître, l'exercice du pouvoir.

C'est seulement par opposition aux sociétés primitives, aux sociétés sans Etat, que toutes les autres se révèlent équivalentes. Mais une fois advenu le malencontre, une fois perdue la liberté qui régit naturellement les relations entre égaux, le Mal absolu est susceptible de tous les degrés : il y a une hiérarchie du pire, et l'Etat totalitaire, sous ses diverses figurations contemporaines, est là pour nous rappeler que si profonde soit la perte de liberté, elle n'est jamais assez perdue, on n'en finit jamais de la perdre.

Malencontre, c'est-à-dire événement fortuit qui n'avait aucune raison de se produire et qui s'est cependant produit. Aussi le Discours de la Servitude Volontaire formule-t-il explicitement deux questions : pourquoi d'abord la dénaturation de l'homme a-t-elle eu lieu, pourquoi la division s'est-elle installée dans la société, pourquoi le malencontre est-il advenu ? Ensuite, comment les hommes persévèrent-ils dans leur être dénaturé, comment l'inégalité se reproduit-elle constamment, comment le malencontre se perpétue-t-il au point d'en paraître éternel ? A la première question, La Boétie ne répond pas. Elle concerne, énoncée en termes modernes, l'origine de l'Etat. (...) Il tente en revanche d'apporter une réponse à la seconde question : comment le renoncement à la liberté peut-il être durable ? C'est l'intention principale du Discours que d'articuler cette réponse.

La dénaturation s'accomplit non vers le haut, mais vers le bas, elle est une régression. Mais s'agit-il d'une chute de l'humanité dans l'animalité ? Pas davantage, car on observe que les bêtes ne se soumettent à leurs maîtres qu'à raison de la peur qu'ils leur inspirent. Ni ange, ni bête, ni en deçà ni au-delà de l'humain, tel est l'homme dénaturé. Littéralement l'innommable. D'où la nécessité d'une nouvelle idée de l'homme, d'une nouvelle anthropologie. La Boétie est en réalité le fondateur méconnu de l'anthropologie de l'homme moderne, de l'homme des sociétés divisées. Il anticipe, à plus de trois siècles de distance, l'entreprise d'un Nietzsche – plus encore que celle d'un Marx – de penser la déchéance et l'aliénation. L'homme dénaturé existe dans la déchéance parce qu'il a perdu la liberté, il existe dans l'aliénation parce qu'il doit obéir.

L'impossibilité de déterminer la dénaturation de l'homme comme déplacement régressif vers l'animalité réside en cette donnée irréductible : les hommes obéissent, non pas forcés et contraints, non pas sous l'effet de la terreur, non pas par peur de la mort, mais *volontairement*. Ils obéissent parce qu'ils ont envie d'obéir, ils sont dans la servitude parce qu'ils la désirent. Qu'est-ce à dire ? L'homme dénaturé serait-il donc encore un homme, puisqu'il *choisit* de ne plus être un homme, c'est-à-dire un être libre ? Telle est pourtant la nouvelle présentation de l'homme : dénaturé, mais encore libre, puisqu'il choisit l'aliénation. Etrange synthèse, impensable conjonction, innommable réalité.

La dénaturation fait que la volonté change de sens, elle se tend vers un but contraire. Ce n'est pas que l'homme nouveau ait perdu sa volonté, c'est qu'il la dirige vers la servitude : le Peuple, comme s'il était victime d'un sort, d'un enchantement, veut servir le tyran. Et de n'être pas délibérée, cette volonté recouvre dès lors sa véritable identité : elle est le désir. Comment ça commence ? La Boétie n'en sait rien. Comment ça continue ? C'est que les hommes désirent qu'il en soit ainsi, répond La Boétie.

Il est en effet une troisième question que l'auteur du Discours ne pouvait pas se poser, mais que l'ethnologie contemporaine est en mesure de formuler : comment les sociétés primitives fonctionnent-elles pour empêcher l'inégalité, la division, la relation de pouvoir ? Comment parviennent-elles à conjurer le malencontre ? Comment font-elles pour que ça ne commence pas ? Car, répétons-le, si les sociétés primitives sont des sociétés sans Etat, c'est non point par incapacité congénitale à atteindre l'âge adulte que marquerait la présence de l'Etat, mais bien par refus de cette institution. Elles ignorent l'Etat parce qu'elles n'en veulent pas, la tribu maintient dans la disjonction chefferie et pouvoir parce qu'elle ne veut pas que le chef en devienne le détenteur, elle refuse que le chef soit le chef. Sociétés du refus d'obéissance : telles sont les sociétés primitives. Et gardons-nous ici également de toute référence à la psychologie : le refus de la relation de pouvoir, le refus d'obéir, ne sont nullement, comme le crurent missionnaires et voyageurs, un trait de caractère des Sauvages, mais l'effet, au niveau individuel, du fonctionnement des machines sociales, le résultat d'une action et d'une décision collectives.

(L'histoire et l'ethnologie) ne nous offrent en effet aucun exemple d'une société à Etat qui serait redevenue société sans Etat, société primitive. Il semble bien, au contraire, qu'il y ait là un point de non-retour sitôt qu'il est franchi, et qu'un tel passage se fasse seulement à sens unique : du non-Etat vers l'Etat, jamais dans l'autre sens.

L'Etat peut bien s'écrouler, se démultiplier ici en seigneuries féodales, se diviser ailleurs en chefferies locales, jamais ne s'abolit la relation de pouvoir, jamais ne se résorbe la division essentielle de la société, jamais ne s'accomplit le retour du moment pré-étatique. Irrésistible, abattue mais non anéantie, la puissance de l'Etat finit toujours par se réaffirmer, que ce soit en Occident après la chute de l'Empire romain, ou dans les Andes sud-américaines, champ millénaire d'apparitions et disparitions d'Etats dont l'ultime figure fut l'empire des Incas.

Serait-ce que l'homme nouveau, engendré dans la division de la société et reproduit avec elle, est un homme définitif, immortel, inapte irrévocablement à tout retour à l'en deçà de la division ? Désir de soumission, refus d'obéissance : société à Etat, société sans Etat. Les sociétés primitives refusent la relation de pouvoir en empêchant *le désir de soumission de se réaliser*.

Nous disons que les sociétés primitives, en tant que sociétés sans division, ferment au désir de pouvoir et au désir de soumission toute possibilité de se réaliser. Machines sociales habitées par la volonté de persévérer en leur être non-divisé, les sociétés primitives s'instituent comme *lieux de répression du mauvais désir*. Aucune chance ne lui est laissée : les Sauvages ne veulent pas de ça. Ce désir, ils l'estiment mauvais car le laisser se réaliser conduirait du même coup à admettre l'innovation sociale par l'acceptation de la division entre dominants et dominés, par la reconnaissance de l'inégalité entre maîtres du pouvoir et assujettis au pouvoir. Pour que les relations entre hommes se maintiennent comme relations de liberté entre égaux, il faut empêcher l'inégalité, il faut empêcher qu'éclore le mauvais désir biface qui hante peut-être toute société et tout individu de chaque société.

On voit bien maintenant qu'il n'est pas nécessaire d'avoir fait l'expérience de l'Etat pour le refuser, d'avoir connu le malencontre pour le conjurer, d'avoir perdu la liberté pour la revendiquer. A ses enfants, la tribu proclame : vous êtes tous égaux, aucun d'entre vous ne vaut plus qu'un autre, aucun moins qu'un autre, l'inégalité est interdite car elle est fautive, elle est mauvaise. Et pour que ne se perde pas la mémoire de la loi primitive, on l'inscrit, en

marques égales douloureusement reçues, sur le corps des jeunes gens initiés au savoir de cette loi. (...) Lorsqu'un chef veut faire le chef, on l'exclut de la société en l'abandonnant. S'il insiste, on peut aller jusqu'à le tuer : exclusion totale, conjuration radicale.

Tout comme les sociétés primitives qui sont conservatrices parce qu'elles désirent conserver leur être-pour-la-liberté, les sociétés divisées ne se laissent pas changer, le désir de pouvoir et la volonté de servitude n'en finissent pas de se réaliser.

Il y a chez La Boétie une déduction *a priori* de la société sans Etat, de la société primitive. Or c'est peut-être sur ce point que l'on pourrait, curieusement, déceler une influence du siècle, une prise en compte par La Boétie de ce qui se passait dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. On semble en effet trop souvent négliger que si le XVI<sup>e</sup> siècle est celui de la Renaissance, par la résurrection de la culture de l'Antiquité grecque et romaine, il voit également se produire un évènement qui, par sa portée, va bouleverser la figure de l'Occident, à savoir la découverte du Nouveau Monde. Retour aux Anciens d'Athènes et de Rome, certes, mais irruption aussi de ce qui jusqu'alors n'existait pas, l'Amérique.

Au silence et à l'inertie de l'Etat (français) répondait, de Honfleur à Bordeaux, l'intense et bruisante activité des vaisseaux et des équipages qui, très tôt, établirent des relations commerciales régulières avec les Sauvages sud-américains. C'est ainsi qu'en 1503, trois ans après le portugais Cabral découvreur du Brésil, le capitaine de Gonville touchait le littoral brésilien. Après maintes aventures, il parvenait à regagner Honfleur en mai 1505, en compagnie d'un jeune Indien, Essomericq, fils d'un chef de tribu tupinamba. (...) Le Discours de la Servitude Volontaire fut rédigé, nous dit Montaigne, lorsque La Boétie avait 18 ans, c'est-à-dire en 1548.

La dénaturation exclut le souvenir de la liberté et, par suite, le désir de la reconquérir. Toute société divisée est donc destinée à durer. La dénaturation s'exprime à la fois dans le mépris qu'éprouve nécessairement celui qui commande pour ceux qui obéissent et dans l'amour des sujets pour le prince, dans le culte que le peuple voue à la personne du tyran. Or ce flux d'amour qui sans cesse jaillit du bas pour s'élancer toujours plus haut, cet amour des sujets pour le maître dénature également les relations entre sujets. Exclusives de toute liberté, elles dictent la loi nouvelle qui régit la société : il faut aimer le tyran.